

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

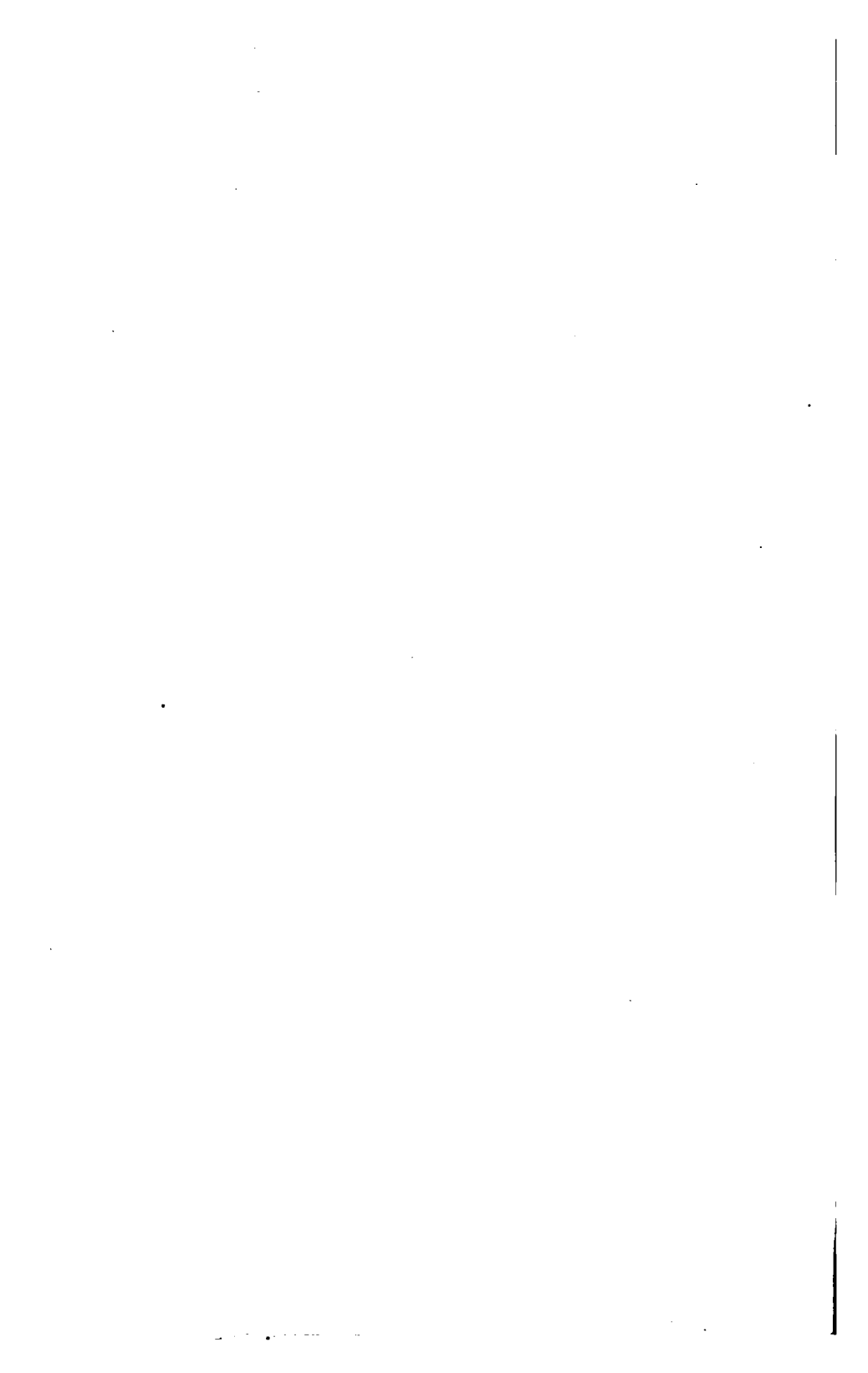
SOURCE DES IMAGES
Google Livres

CONTENTS.

	<i>Page.</i>
ARTICLE I.—Un Poète Chinois du XVIII ^e Siècle, Yüan Tseu-ts'ai, sa Vie et ses Œuvres. By CAMILLE IMBAULT-HUART, Vice-Consul of France	1
ARTICLE II.—The Sérica of Ptolemy and its Inhabitants (<i>with Map.</i>) By T. W. KINGSMILL...	43

The paper entitled "The Kaaba, or Great Shrine at Mecca, as described by Chinese,—with notes on the old Arab Trade and remarks on Mahommedanism," by H. Kopsch, Esquire, which was read before the Society 24th November, 1884, may be found in the *China Review*, Vol. XIV [Year 1885], page 95.

The paper entitled "The Navigation of the Seoul River," by Capt. F. W. Schultz, which was read before the Society on the 15th December, 1884, was published in the *Shanghai Mercury* newspaper of dates 17th and 18th December, 1884.



JOURNAL
OF THE
CHINA BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.

ARTICLE I.

UN POÈTE CHINOIS DU XVIII^e SIÈCLE.

YUAN TSEU-TS'AI, SA VIE ET SES ŒUVRES.

PAR

CAMILLE IMBAULT-HUART,

Vice-Consul de France.

AVANT-PROPOS.

La poésie chinoise est un champ vaste et fertile resté jusqu'ici presque inexploité. Peu de sinologues se sont occupés de cette partie difficile de la littérature chinoise, et ceux qui l'ont fait ont surtout pris pour sujet d'étude ce que j'appellerais la poésie classique, c'est-à-dire le *Che-king* ou Livre des Odes, le poème *Li-sao* et les poésies de l'époque des T'ang. D'aucuns ont bien donné, par aventure, des traductions de chansons, romances ou morceaux populaires, mais ces fragmens et lambeaux, épars ci et là, ne peuvent permettre d'avoir une idée juste de la muse chinoise de nos jours. Jusqu'à cette heure, les savans semblent avoir regardé avec le mépris le plus profond la véritable poésie moderne.

Quiconque connaît tant soit peu l'histoire littéraire de la Chine s'explique facilement ce dédain. Du petit au grand, tout dans ce pays n'est qu'un pastiche de l'antiquité; les temps anciens constituent son âge d'or : ce qui s'est fait à l'époque de Yu le Grand, de Yaô, de Choun, de Confucius, doit se faire

poésies, *ad usum Delphini*, est religieusement mis entre les mains des écoliers pour leur apprendre à faire des vers, pour exercer leur mémoire et former leur goût. L'estime que la *gent lettrée* professe pour ces poètes a été traduite dans le dicton suivant :

Lisez les trois cents stances des T'ang :

Alors seulement vous pourrez faire des vers.

Sans aller jusqu'à prétendre d'une manière absolue que la poésie des T'ang a été à la moderne ce que la grecque fut, en Europe, à la latine, on pourrait cependant, pour mieux faire sentir les attaches qui lient l'une à l'autre, employer la spirituelle et pittoresque expression que Victor Hugo appliquait naguères à Virgile par rapport à Homère, et dire que la seconde est pour ainsi dire la *lune* de la première. Imiter la poésie du *Che-king* et des T'ang a été un devoir sacré pour tout poète chinois : que dis-je ? c'est encore celui des littérateurs de nos jours. Mais l'imitation n'est pas une : elle a des degrés ; si elle a été servile pour certains poètes sans imagination, sans talent, destinés à être emportés sans merci par la *vague des ans*, elle a été *libre* pour ceux qui ont mérité de passer à la postérité : ces derniers ne se sont pas attachés à la *lettre* des modèles et ont pris garde de produire un calque poétique. Ils n'ont voulu mettre dans leurs vers qu'un *pâle reflet* des œuvres de la grande époque.

On comprend dès lors comment les savans ont été fatalement attirés vers ces poésies célèbres, tant de fois vantées, tant de fois citées, et pourquoi ils les ont traduites en premier lieu : il fallait apprécier les modèles avant que de songer à aborder les imitateurs ; il était de toute nécessité de traduire *Homère* avant que de feuilleter *Virgile*. Quiconque désire se livrer à l'étude de la poésie chinoise doit en effet commencer par la lecture du *Che-king*, de Li T'ai-pö et de Tou Fon : autrement, on ne serait jamais sûr d'en comprendre les finesses et les allusions. La science sinologique peut donc avec raison remercier les savans d'avoir entrepris la tâche ardue de faire connaître en Europe ces œuvres poétiques : mais elle ne saurait manquer de s'étonner, à bon droit, qu'ils se soient arrêtés brusquement dans le chemin où ils avaient fait leurs premiers pas, et qu'ils aient pu penser que les poètes modernes ne méritaient pas d'être connus.

En effet si, chez nous, on admire les maîtres de la poésie latine du temps de César et d'Auguste, on n'en goûte pas moins les auteurs de la décadence ; de même en Chine, on vénère en classiques Tou Fou et Li T'ai-pö, on les prend comme modèles de

je la trouvai fort intéressante, non seulement par ce qu'elle m'ouvrait une percée sur la poésie et la littérature modernes, mais aussi parce qu'elle m'enseignait un chapitre curieux et jusqu'ici inédit de l'histoire littéraire de la Chine.

C'est ce chapitre que j'ai essayé d'esquisser rapidement dans les pages qui suivent, en faisant connaître pour la première fois un émule et un rival en poésie des empereurs K'ang-chi et K'ien-loung, et en signalant l'influence qu'un des plus illustres écrivains de la dynastie des Ts'ing eut sur la littérature de son temps. Au cours de cette étude succincte, j'ai tenté de tracer un crayon fidèle de Yuan Tseu-ts'ai et d'indiquer les traits les plus saillans et les plus expressifs de sa physionomie littéraire et morale* : je me réserve de m'étendre plus tard sur ses ouvrages eux-mêmes et d'en traduire de nombreux fragmens. Les poésies qui accompagnent cet article suffiront au lecteur impartial, je l'espère, pour apprécier sainement et en connaissance de cause le talent du poète, et pour reconnaître que la poésie moderne ne mérite pas l'oubli dans lequel on l'a trop longtemps laissée et qu'elle a autant de droits que celle des T'ang à passer dans nos langues européennes.

I.

Yuan Tseu-ts'ai naquit dans les dernières années du règne de l'empereur K'ang-chi, le contemporain et le rival asiatique de Louis XIV, en 1716, dans le district de 錢塘 Ts'ien-t'ang qui forme avec celui de 仁和 Jèn-hô la ville de Hang-tchéou, capitale de la province du Tche-kiang†. 袁 Yuan était son *ing*

* "On ne peut tout dire de chaque auteur ; il n'est besoin que d'en dire assez pour bien marquer le sens de sa manière, et donner au lecteur l'envie d'en savoir plus en recourant à l'original ; mais il faut, à la rigueur, lui en avoir déjà offert et servi un assez ample choix (*d'extraits*) pour que, même sans aller s'informer au delà, il en garde un souvenir propre, et attache au nom connu une idée précise (*Sainte-Beuve*).” Ce passage de notre grand critique eût pu être l'épigraphe de cette étude.

† Les détails biographiques mis en œuvre dans ce travail sont principalement extraits de l'ouvrage intitulé 國朝先正事畧 *Koué-tch'ad-sièn-tcheng-che-liô*, Biographies des Hommes Célèbres de la dynastie actuelle, par 李元度 *Li Yuan-tou*, surnommé 次青 *Ts'eu-ts'ing*, de 平江 *P'ing-kiang*. Cet utile recueil, sorte de Bouillet chinois, est divisé en 60 livres et comprend plus de mille biographies. L'article consacré à notre poète sous le titre de 袁簡齋先生事畧 *Yuan-kièn-tchai-sièn-tcheng-*

on nom patronymique; 子才 Tseu-ts'ai, son *ming* ou prénom, ou plutôt son *post-nom*, puisqu'en Chine le second se place toujours avant le premier : mais lui-même prit plus tard le surnom de 簡齋 Kièn-tchai, sorte de *nom de plume* ou de *pinceau* sous lequel il fut généralement connu dans le monde littéraire. Après sa mort on lui décerna le 諱 *houei* ou *appellation* de 枚 Mei qui fut inscrite sur sa tablette ancestrale. Il est donc souvent désigné sous les noms de 袁簡齋 Yuan Kien-tchai et de 袁枚 Yuan-mei. Ses contemporains l'appelèrent 隨園先生 Souei-yuan Sièn-cheng, le Docteur (ou Maître) du jardin de Souei, à cause d'un jardin qu'il avait acheté près de Nanking, où, comme on le verra plus loin, il se retira vers le milieu de sa vie.

Les biographes chinois ne nous fournissent aucun détail sur la famille de Yuan Tseu-ts'ai, ni sur les premières années de celui-ci. Heureusement que Yuan lui-même a eu soin, dans ses *Notes et Réflexions** de semer quelques souvenirs précieux à ce sujet. Sa famille était loin d'être riche : sa mère était restée à Hang-tchéon avec plusieurs garçons et filles en bas âge et faisait des prodiges d'économie pour les élever, tandis que son père remplissait, dans des provinces éloignées, auprès de hauts fonctionnaires, les fonctions de secrétaire. Les appointemens du père n'étaient pas considérables et l'argent ne semble pas avoir été un visiteur constant de la maison des Yuan. "J'étais si pauvre dans ma jeunesse, a écrit Yuan Tseu-ts'ai,† que je ne pouvais pas acheter de livres quoique j'aimasse ceux-ci jusqu'à la passion. Chaque fois que je passais devant la boutique d'un libraire l'eau m'en venait à la bouche‡ : avec amertume je parcourais les livres, mais les prix en étaient trop élevés, je ne pouvais me les

che-lié est au livre XLII, classe de la littérature (苑文). La préface de l'auteur est datée de la cinquième année T'oung-tche (1867). Les ouvrages de Yuan Tseu-ts'ai, et notamment le 隨園詩話 *Souei-yuan-che-houé*, collection de notes, d'opinions, de réflexions de Yuan, comprise dans le *Souei-yuan san-che-choung*, m'ont fourni de nombreux renseignemens. Les poésies elles-mêmes, comme on le verra, ont été souvent mises à contribution ; elles permettent en effet de connaître à fond la figure littéraire et morale de Yuan Tseu-ts'ai, et nous montrent en quelques sorte à nu le caractère et l'âme du poète.

* 隨園詩話 *Souei-yuan-che-houé*, passim.

† *Souei-yuan-che-houé*, livre V.

‡ 每過書肆垂涎.

avec ceux qui étaient inscrits dans les registres : sûr alors de n'être pas dans l'erreur, il fit afficher les noms de ces individus à la porte du prétoire et promit à tous que, s'ils ne commettaient aucune mauvaise action pendant l'espace de trois ans, il effacerait leurs noms : " les vauriens n'osèrent plus sortir de chez eux."

L'auteur des *Biographies* rapporte plusieurs affaires que Yuan Tseu-ts'ai trancha avec autant d'intelligence que d'habileté. La première rappelle de loin le jugement de Salomon, quoique le grand roi n'eut pu régler de même la dispute de la vraie et de la fausse mère. Deux individus se disputaient la possession d'un terrain sis au delà de la rivière et de la grotte de Fang-chan (Montagne carrée) : ni l'un ni l'autre n'avaient de pièces pour prouver leurs prétentions. Ce procès durait depuis plusieurs années : on ne savait comment le terminer. Lorsque Yuan vit la montagne des pièces et documens ayant rapport à cette affaire, il dit en riant : " cela rappelle la plaine de 玉暢頓邱 *Yu-tch'ang-toun-kiéou* qui existait entre les deux pays de 晉 *Tsin* et de 鄭 *Tcheng* et que, au dire de Tsô Kiéou-ming, ces deux Etats se disputaient. Ce procès a duré déjà trop longtemps ; il a ruiné deux familles. Je vais vous le terminer." Il repoussa alors tous les documens, partagea le terrain contesté en deux parts qu'il distribua aux deux plaideurs et délivra à chacun d'eux un titre de propriété. " Ceux qui apprirent la manière dont la question avait été résolue furent transportés d'admiration."

Une autre fois, on amena à son tribunal un colporteur qui, possesseur d'un bateau, allait de rivière en rivière vendre de la toile. Un abordage venait d'avoir lieu entre le bateau de cet industriel et une canonnière de rivière : un des soldats appartenant à l'équipage de ce " navire de guerre " avait été noyé. Yuan vit immédiatement que le colporteur n'était coupable que d'une mort par imprudence, et pensa que si on poursuivait l'affaire, le pauvre homme ne saurait manquer de perdre tout ce qu'il possédait. Sous prétexte de s'assurer lui-même de la façon dont l'accident était arrivé, il se rendit sur le bord de la rivière où était amarrée la barque du colporteur : il ordonna à ce dernier de hisser sa voile, puis lui dit : " Profite du bon vent et vas-t-en !" On pense bien que l'inculpé ne se le fit pas dire deux fois. Yuan donna ensuite quelque argent pour faire enterrer le noyé.

|| Bourg dépendant du district de 嵐 *Lan*, préfecture de 太原 *T'ai-yuan*, province de Chan-si.

Ainsi finit l'instance qui eut certainement ruiné le négociant ambulante.

Un autre jour, Yuan fut saisi d'une affaire dont les conséquences eussent pu être fâcheuses pour lui s'il n'avait su la régler adroitement. Comme un vice-président de l'un des ministères, 尹會一 *Yn 'Houey-y*, récemment nommé *Chih-tai* ou *Examineur*, se rendait à Nanking pour prendre possession de son poste, deux courriers à cheval, au verbe haut et à l'air insolent, bonsculèrent son cortège et invectivèrent les gens de sa suite. Plainte fut portée devant le magistrat le plus voisin, mais les deux courriers se disant les serviteurs d'un prince du sang, le mandarin n'osa pas instruire l'affaire; Yuan, ne connaissant que son devoir, les fit arrêter incontinent et les interrogea: de leur interrogatoire il résulta qu'ils étaient porteurs d'une boîte contenant des lettres du maréchal Nien Keng au Vice-roi du Kiang-nan. Yuan ouvrit la boîte et y trouva dix lettres fort importantes et très compromettantes pour ces deux hauts fonctionnaires: il les brûla toutes, fit administrer quelques centaines de coups de bambou aux porteurs et les renvoja.

La troisième année K'ien-loung (1749), lors de la terrible famine qui ravagea le Kiang-nan, des gens de 銅井 *T'oung-kin*,* transportant du riz à 吳門 *Vou-meun*†, vinrent se plaindre qu'on leur avait volé leur cargaison. Comme la faim avait pu pousser les voleurs à commettre une telle action, Yuan Tseu-ts'ai ne voulut pas agir avec rigueur: il fit venir le chef de la bande et l'interrogea. Il découvrit ainsi que l'on n'avait nullement volé du riz aux plaignans, mais seulement empêché ceux-ci d'en vendre: le riz fut rendu aux gens de T'oung-kin et tous furent renvoyés chez eux. Avec intelligence et talent, dit son biographe, il tranchait les affaires de ce genre 其敏而能斷類此.

Yuan Tseu-ts'ai a narré lui-même dans une de ses *Notes* comment ses connaissances littéraires lui permirent un jour de régler une question délicate soumise à son tribunal. "En 1745, dit-il, j'étais *tche-chien* à Nanking. Le 15 du cinquième mois (avril) il s'éleva un grand vent; le jour fut tout obscur. Une jeune fille de la ville, *Han* de son nom de famille, âgée de dix-huit ans, fut enlevée par le vent et transportée au village de T'oung-kin, à quatre-vingt-dix *li* de la ville. Les habitans de ce hameau lui demandèrent son nom, s'enquérèrent de sa famille

* Village à neuf lieues de Nanking.

† Un des noms littéraires de Sou-tchéou.

pour y prendre la direction d'un district : là, malheureusement, il ne put s'entendre avec son chef direct le Vice-roi 'Huang Ning-kouei. De froissemens continuel, les deux mandarins en vinrent à des paroles acerbes : bref une brouille complète s'ensuivit. Ne voulant plus continuer à servir l'empereur dans des conditions si difficiles et si délicates, Yuan présenta une nouvelle demande de congé, que le Vice-roi, charmé de se débarrasser ainsi d'un inférieur qui le gênait et le contrecarrait souvent, appuya de toute son influence : Yuan fut autorisé à se retirer dans sa famille ; il avait alors quarante ans.

III.

Rentré dans la vie privée, maître à sa guise de tous ses instans, il s'adonna dès lors tout entier aux Belles-lettres, et, pour n'être point distrait de ses études par les soucis de ce monde, il fut se fixer dans un jardin qu'il avait acheté aux portes de Nanking, alors qu'il était l'un des *tche-chien* de cette ancienne capitale.

Dans ses *Essais littéraires*, il a laissé quelques notes sur ce jardin, son histoire, ses environs, etc. ; j'en extrais et traduis les passages suivans*.

“ A deux *li* à l'ouest du pont de la porte septentrionale de Nanking, je trouvai le 小倉山 *siao-ts'ang-chan*, la Colline du Grenier. Se détachant de la montagne 清涼 *Ts'ing-léang*, cette hauteur formait deux pics et venait mourir au pied du pont : longue et étroite, elle faisait mille zigzags. Au centre était un étang limpide entouré de champs humides : son nom vulgaire était 乾河 *Kan-hô* (Rivière sèche.) Le *Ts'ing-léang-chan* était jadis la résidence d'été des empereurs des T'ang méridionaux†. Du sommet de la Colline du Grenier on aperçoit tous les lieux et sites renommés de Nanking et de ses environs : au nord-est, le 雞鳴寺 *Ki-ming-sseu*, Temple du Chant du Coq ; au sud-est, le 莫愁湖 *Mô-tch'éou-hou*, Lac sans chagrins ; au nord, le 鍾山 *Tchoung-chan*, Mont de la Cloche ; au sud le 雨花臺 *Yu-houâ-t'ai*, Terrasse des fleurs qui tombent en forme de pluie, etc., etc.

* 小倉山房文集 *Siao-ts'ang-chan-fung-ouen-tsi*, Recueil de littérature de la maison de la Colline du Grenier, livre XII, 隨園記 *Souei-yuan-ki*, Histoire du Souei-yuan.

† A l'époque des 五代 *ou-tai* ou cinq dynasties, les 南唐 *Nan T'ang* ou T'ang méridionaux ont régné de 923 à 936 de notre ère.

Notre poète dépensa ainsi la seconde partie de sa vie au milieu d'occupations littéraires, de discussions, de critiques et de causeries ; la vieillesse même, qui fut clémente et douce pour lui, ne lui fit pas tomber le pinceau des mains : jusqu'à son dernier jour les Muses lui sourirent. Parfois, sans doute, il tenta de les fuir, et les premières atteintes de l'âge lui firent dire : " la poésie est comme la santé ; quand l'homme devient vieux, sa santé est ruinée 詩者人之精神也人老則精神衰 " et

鶯老莫調舌

人老莫作詩

Lorsque le loriot devient vieux, il ne remue plus la langue (ne chante plus) ;
Quand l'homme vieillit, il ne fait plus de vers*.

Mais un poète ne peut renoncer à ses *premières amours* : une fois qu'on a sacrifié aux Muses, il est impossible de leur être infidèle. Voltaire, lui aussi, déclarait à quarante-trois-ans qu'il ne voulait plus faire de vers et qu'on peut " être pape et empereur dans la plus extrême vieillesse, mais non pas poète, " et il annonçait qu'il allait " donner son automne et son hiver à des choses plus faciles†. " Il ne se tint pas parole, comme l'on sait, puisque, malade et octogénaire, il versifiait encore. Yuan Tseu-ts'ai fit de même : après avoir juré de renoncer aux Muses il se laissa de nouveau séduire par leurs attraits. On peut toutefois dire, à sa louange, que l'âge n'influa guère sur son talent : la meilleure preuve, c'est qu'il écrivit la jolie pièce 喜老 *Chi-lao*, les Plaisirs du vieil âge, lorsqu'il était presque aux portes du tombeau, et ces stances ne sont certes pas les moins bonnes de celles qui composent son œuvre poétique.

Entouré de l'affection des siens, de l'estime et de l'admiration des ses contemporains‡, Yuan Tseu-ts'ai vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans, ou, comme les chinois comptent, de quatre-vingt-deux ans, et mourut dans le courant du onzième mois de la deuxième année Kia-king (18 décembre 1797 à 17 janvier 1798).

* *Souei-yuan-che-'houa*, livre XIV.

† *Correspondance de Voltaire*.

‡ On peut en voir pour ainsi dire la mesure dans les stances qui lui furent adressées à l'occasion du 80^e. anniversaire de sa naissance (八十壽) par les plus hauts fonctionnaires et les plus célèbres lettrés de l'empire : treize cents pièces de poésies lui furent alors offertes. Un millier environ a trouvé place dans le *Souei-yuan-san-che-tchoung*.

en soi. Jamais il ne croyait avoir fait quelque chose de bien. Maintes fois il remettait son œuvre sur le *métier* pour le *polir* à nouveau. Il n'agissait point comme certains hommes de génie qui, croyant toujours bien faire, produisent à toute vapeur des volumes de tous formats, productions hâtives que le public accueille avec faveur seulement parcequ'elles sont signées d'un nom illustre. Plusieurs personnes ayant réuni quelques uns de ses jugemens et morceaux poétiques, les firent imprimer et répandre partout: Yuan leur dit que "cela ne valait pas grand chose et qu'il ne fallait pas agir ainsi." Néanmoins, il savait lui-même fort bien la valeur de son talent et il était loin de s'affubler d'une rougissante modestie: il a dit en effet—un peu pompeusement peut-être—dans une de ses poésies:

Sous les trois derniers empereurs* qui peut m'être comparé en littérature†!

Yuan Tseu-ts'ai était un lettré dans toute l'acception du mot; il mettait sans cesse en pratique cette parole de Confucius:

(t'ai-pò), Tou (Fou), Han (Yu), Pò (King), sous les T'ang; Oû (Yang-sièou), Sou (Toung-pò), Lou (Kièou-yuan), Fan (T'sou-yu), sous les Soung, sont regardés, comme de grands poètes (大家). Si l'on voulait absolument élever un seul homme pour dominer toute une dynastie, c'est comme si on faisait de la pivoine la reine des fleurs: il ne faut pas oublier que l'épidendrum a aussi un parfum royal. On ne peut donc dire quelle est la première des plantes: à plus forte raison ne peut-on le faire pour les poésies." (*Souei-yuan-che-houa*, livre III).

* Il écrivait ceci sous Kia-king, ayant vu les règnes de K'ang-chi, de Young-tcheng et de K'ien-loung.

† Au reste, les poètes ne sont généralement pas modestes: c'est le moindre de leurs défauts. La princesse de Conti disait un jour à Malherbe: "Je veux vous montrer les plus beaux vers du monde, que vous n'avez point vus.—Pardonnez-moi, Madame, répondit le poète, je les ai vus; car, s'ils sont les plus beaux du monde, il faut nécessairement que ce soit moi qui les aie faits."—Le même Malherbe disait en vers:

Apollon à portes ouvertes,
Laisse indifféremment cueillir
Ces belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir:
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est su que de peu de personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

et ailleurs:—

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore;
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les possédai jeune, et les possédai encore
Au déclin de mes jours.

學如不及猶恐失之. Etudiez toujours comme si vous n'étiez pas arrivé (à la science); Craignez de plus de perdre ce que vous savez*. "Etudiez, disait-il, et vous saurez que vous ne savez pas assez: il est évident que ceux qui croient assez savoir sont des gens qui n'étudient pas. Il n'est pas étonnant alors qu'ils se croient supérieurs aux autres†." Il avait pour les Belles-lettres un amour solide, et j'ajouterai, désintéressé: s'instruire était son but. Il travaillait pour la gloire et n'admettait pas qu'un sordide gain pût être l'objet d'un écrivain. Souvent il s'élevait contre la tendance de ses contemporains à se faire un marche-pied de la littérature pour parvenir aux honneurs et à la fortune: de nos jours, s'écriait-il‡, on ne prend de leçon d'un maître que dans le dessein unique de réussir aux examens 爲科第起見§; puis, quand on a réussi, on est comme le pêcheur qui oublie le filet après avoir pris le poisson 科第既得而得魚忘筌||."

Le meilleur conseil qu'il croyait pouvoir donner à ceux qui veulent faire des vers était d'étudier les anciens: "il n'y a personne, disait-il, qui puisse faire des vers sans avoir étudié les anciens¶" et il recommandait la lecture assidue et intelligente des œuvres de quatre grands poètes: Li T'ai-pô, Tou Fou, Han Yu, de la pléiade des T'ang, et de Sou Toung-pô, de la dynastie des Song**: il les citait à tout propos comme des modèles. Cependant, il ne voulait pas qu'on se bornât à les imiter servilement: il désirait qu'on eût en soi, comme parle Montaigne, une "condition aucunement singeresse et imitatrice," une condition intelligente et judicieuse: "Ceux qui ont étudié avec succès doivent être comme les pêcheurs qui après avoir pris le poisson, oublient le filet dont ils se sont servi††" c'est-à-dire qu'une fois qu'on

* Loun-yu. Morceaux de Controverse, chap. VIII, §17. Edition Zottoli, *Caput quantum, Pars posterior*, §17, p. 267.

† *Souei-yuan-che-houa*, livre I.

‡ *Che-houa-pou-y*, livre VIII.

§ C'est malheureusement ce qui a lieu à l'heure actuelle: *l'auri sacra fames* est l'unique propulseur des jeunes lettrés, aussi les vrais savans deviennent-ils de plus en plus rares.

|| Allusion à un passage du *南華經 Nan-houa-king* de Tchouang-tseu: livre VII. Voir mes *Instructions Familiales*, p. 73.

¶ *Souei-yuan-che-houa*, livre II.

** *Souei-yuan-che-houa*, livre VII.

†† *Souei-yuan-che-houa*, livre II. Cette comparaison est familière à notre poète.

Sans faire un inventaire minutieux des éléments et ornements poétiques auxquels notre poète a eu recours dans ses vers, je crois cependant utile et intéressant d'en signaler ici les principaux : les sources les plus fécondes ont été pour lui l'histoire, la légende, la mythologie, la théologie, la géographie et l'astronomie.

Chez les Chinois, l'histoire ancienne et la légende ont été deux sœurs jumelles : la seconde est presque inséparable de la première. Yuan Tseu-ts'ai a donc puisé dans l'une comme dans l'autre : dans ses vers, l'historique Yu, le Grand Yu, de la dynastie des Chia, marche à côté du légendaire Fou-chi, le fondateur de la monarchie. Souvent les faits historiques ne sont indiqués que par un mot, par une expression : c'est à la sagacité, ou plutôt à l'érudition du lecteur, à comprendre l'allusion, à la développer et à en découvrir toutes les finesses. Tout le corps des Annales a été mis à contribution par le poète : mais il semble toutefois que celui-ci ait eu une prédilection marquée pour le *Che-ki*, ou *Mémoires historiques* de l'historien Sseu-ma Ts'ien. Le style concis à la Tacite de cet ouvrage, les pensées hautes ou nobles qui y sont semées, un air tout ensemble simple et grand qu'on y voit à chaque page devaient attirer un esprit comme celui de Yuan. Il faut avoir lu, étudié le *Che-ki* et ses commentaires pour bien saisir le sens de la plupart des poésies de notre auteur. Je ne citerai que quelques vers pour montrer l'emploi de ces ornemens poétiques : ils sont extraits de la pièce intitulée 秦始皇陵 Mausolé de Ts'in Che-houang*, morceau excessivement difficile qui est une sorte de résumé des principaux événemens du règne de cet empereur et que l'on ne peut entendre sans l'intelligence des *Mémoires historiques*† :

祖龍邯鄲兒	長城一帶中華蓋
奇貨居大賈	金人閃爍青銅光
蒿目而豺聲	高登泰岱山
橫絕萬萬古	大呼海船來
既滅周家八百年	童男童女三千人
更掃三皇五帝如灰土	尋花採藥金銀臺

* *Recueil des Poésies*, livre VIII.

† Il est écrit dans le style élevé appelé 古風, *kou-foung*, en vers inégaux de cinq, sept et neuf pieds : ce style exige des expressions pompeuses, de profondes pensées, une recherche excessive et, par suite, il est hérissé de mille difficultés.

Le Dragon Ancêtre⁽¹⁾, natif de Han-tan⁽²⁾,
 Issu d'une Marchandise rare qui attendait un acheteur⁽³⁾,
 Avait les yeux du vautour et la voix du loup :
 Sa férocité n'a pas eu d'égale dans toute l'antiquité.
 Après avoir éteint l'empire gouverné par la Maison des Tchéon
 depuis huit cents ans⁽⁴⁾,
 Il a de plus balayé, comme de la cendre, les trois
 Empereurs et les cinq Souverains⁽⁵⁾
 Sa ceinture de la Grande Muraille était le mur de la Chine⁽⁶⁾
 Les statues d'or brillaient d'un vif éclat et le bronze reluisait⁽⁷⁾
 ... Il gravit les sommets des monts T'ai et Tai⁽⁸⁾,
 Et à grands cris appela des navires afin de transporter sur mer
 Trois mille jeunes gens et jeunes filles,
 Pour aller chercher des fleurs et cueillir des plantes médicinales
 sur les terrasses d'or et d'argent⁽⁹⁾.

Commentaire.:—(1) Epithète que le poète a tirée du *Che-ki*, livre VI : "Lorsque Ts'in Che-houang passa sur la route de 平舒 *P'ing-chou*, il y eut un homme qui, une tablette de jade à la main, se présenta devant son cortège et dit : "cette année le Dragon Ancêtre mourra 今年祖龍死!" En disant ces mots, il disparut et laissa la tablette comme trace de son passage ; par ces paroles il voulait dire que Che-houang-ti, mourrait dans l'année (Comment. du *Che-ki*.) D'après les gloses ce serait le 江神 *Kiang-chen* Génie du fleuve (Yang-tse) qui aurait ainsi apparu sous une forme humaine pour rendre à l'empereur la tablette de jade que celui-ci avait perdue, la 28^e. année de son règne, en traversant le Yang-tse.

(2)—Che-houang-ti naquit à Han-tan, l'actuelle 彰德 *Tchang-tô* prov. du Ho-nan (Playfair, *The cities and towns of China*, No. 258) : "莊襄王 Tchouang Siang-ouang, se trouvant comme ôtage dans le pays de Tchaô, vit la concubine de Lu Pou-oueï : elle lui plut, il l'épousa. Il eut pour fils Che-houang-ti qui naquit à Han-tan dans le premier mois de la quarante-huitième année du règne de Tchaô Ouang des Ts'in (*Che-ki*, livre VI, 秦始皇本紀.) Cette femme était connue sous le nom de 邯鄲夫人 *Han-tan-fou-jen*, la Dame de Han-tan ; elle était d'une bonne famille de cette ville ; elle excellait à chanter et à danser (Cf. la biographie de Lu Pou-oueï dans le *Che-ki*, livre LXXXVI). Voir également Mayers, à tous ces noms, et Charles Piton, *Lü Puh-wei, or from Merchant to Chancellor*, dans le *China Review*, 1885.

(3)—Cette expression "奇貨 *K'i-houo*, marchandise rare, qui attendait un 大賈 *tâ-kou*, grand marchand," est une allusion à un épisode de la biographie de Lu Pou-oueï (*Che-ki*) : ôtage dans le pays de Tchaô, comme je l'ai dit dans la note précédente, Y Jen ou Tchaô-siang-ouang fut rencontré par un riche marchand, nommé Lu Pou-oueï qui, reconnaissant en lui de grandes qualités, résolut de s'attacher à sa fortune : "Voici, dit-il, une marchandise qui mérite d'être gardée en magasin 此奇貨可居" (pour les détails voir Mayers, No. 228, p. 73). —L'expression 大賈 *tâ-kou* se trouve dans la première phrase de la Biographie de Lu Pou-oueï par Sseu-mâ Ts'ien : "Lu Pou-oueï était un grand marchand de Yang-yô."

il aimât mieux les saluer que se prosterner devant Fô; il se plaisait à citer ces vers d'un de ses collègues en poésie :

逢僧我必揖 拜佛佛無知
見佛我不拜 揖僧僧現在

Lorsque je rencontre un bonze, je ne manque pas de le saluer ;
(Mais) quand je vois une statue du bouddha je ne me prosterne pas :

Si on se prosterne devant Fô, celui-ci n'en sait rien ;
Si on salue un bonze, celui-ci est là (pour vous répondre)*.

Lorsque Yuan alla au *T'ien-t'ai-chan*, les bonzes de tous les temples sonnèrent les cloches et frappèrent du tambour, et invitèrent le poète à "se prosterner devant Fô, à rendre ses devoirs au Bouddha" (禮佛), "mais, dit Yuan, je ne m'en souciais nullement 余不奈煩."

Notre poète est généralement sobre de détails géographiques : ignorant, comme tout bon chinois, des pays étrangers et des choses du dehors, il ne pouvait parler que de l'empire chinois ; le champ, il est vrai, est vaste, et les lieux célèbres dont les noms eussent pu charger ses vers sont en grand nombre. Yuan a su faire un usage judicieux de ces ornemens poétiques et n'a pas mérité les reproches spirituels que Boileau adressa naguère à certains versificateurs de son temps :—

Irai-je dans une ode, en style de Malherbe,
Trouber dans ses roseaux le Danube superbe . . . †

Non certes : chez lui, la géographie n'est pas un *vain placage*, et, comme dans Horace, elle a sa raison dans la nature des idées qui l'amènent, des sentimens qui s'y mêlent : souvent c'est l'expression d'un souvenir personnel et vif des lieux, de l'attachement qu'il a conservé pour sa province et sa ville natale. Ainsi il a dit :—

前年人去瀟陽道
今日鳥啼白門曉
同是天涯飄泊身

Il y a un an j'ai passé par la route de Yu-yang ‡ ;
Aujourd'hui (j'entends) le corbeau croasser dès le matin à Pô-meun§,

* *Souei-yuan-che-houa*, livre XIV.

† Boileau, Satire IX.

‡ Nom de chef-lieu d'arrondissement de Ki-tchéou, province du Tohe-li, sous les Ts'in et les Han, et resté le nom littéraire et poétique de cette ville.

§ Un des noms littéraires de Nanking ; *Yu-yang*, ville du nord, fait opposition avec *pô-meun*, ville du sud.

Je ne citerai que deux ou trois passages au hasard :

閱我書聲息	今年苦風雨
四面老農來	良苗猶未栽
壯者負犁鋤	聞公讀書聲
衰者穿麻鞋	毋乃舉茂才
羸者戴蓬累	愛其性與賦
勞者擔薪柴	覆言如嬰孩
遂我大樹下	各贈一杯酒
懷抱一齊開	縱橫臥莓苔

Apprenant que l'on ne m'entendait plus lire à haute voix,
De toutes parts arrivent les vieux laboureurs ;
Les hommes faits portent le râteau et le soc de charrue sur
l'épaule ;

Les vieillards ont mis des souliers de chanvre ;
Les enfants sont coiffés de larges chapeaux de paille coniques* ;
Les travailleurs portent des fagots appendus à de longs bambous :
Tous m'invitent à me rendre sous les grands arbres,
Pour que nous ouvriions là mutuellement nos cœurs :
“ Cette année, (disent-ils), on a souffert du vent et de la pluie :
“ Les bonnes pousses n'ont pas encore été plantées.
“ En vous entendant lire à haute voix,
“ Nous sommes sûrs que vous arriverez à être bachelier†.”
J'aime leur nature véritablement sincère,
Et les paroles qu'ils disent comme de petits enfants ;
A chacun je fais don d'une tasse de vin ;
Tous alors en long et en large, s'étendent sur la mousse‡.

朝來何所戲	剪紙作衣裳
持筆塗丹青	雖不中矩度
暮來何所爲	亦頗具偏旁

Quand venait le matin, avec quoi jouait-elle ? §
Elle prenait un pinceau et barbouillait des couleurs (sur du papier) ;
Lorsqu'arrivait le soir, que faisait-elle ?
Elle découpait du papier avec des ciseaux pour faire des vêtements :
Bien que ceux-ci ne fussent pas faits selon les règles,
Ils avaient néanmoins beaucoup de tournure.

* 蓬累 *Poung-lei*, chapeau de paille de forme conique.

† 茂才 ou 秀才, bachelier.

‡ 隨園雜興, *Recueil*, livre VI.

§ Extrait de la pièce 哭阿瓦, *Élégie sur la mort de sa fille A-léang* qu'il perdit à l'âge de cinq ans (livre XX.)

蕭野怡書齋
古苑堆琳瑯
兒偶遊其中

啞然遊勝常
一坐不肯起
看蕭怡文章

Son père* se plaisait une fois à mettre en ordre son cabinet de travail,

A empiler les bibelots à côté des bijoux.

L'enfant vint par hasard se promener au milieu de ces objets.

“C'est plus beau que d'ordinaire, dit-elle souriante!

Et s'asseyant, elle ne voulut plus s'en aller,

Regardant son père ranger des compositions littéraires.

VI.

Les œuvres de Yuan Tsen-ts'ai ont été réunies, comme il a été dit plus haut, à celles d'un certain nombre de ses disciples, parens et amis, membres de l'Académie du *Souei-yuan*, et ce recueil considérable (il comprend huit *套* *t'ao* ou volumes) a été publié sous le titre de *隨園三十種* *Souei-yuan san-che-tchoung*, les trente espèces d'ouvrages du jardin de Souei. Voici la liste des principaux écrits dûs au pinceau même de notre littérateur.

小倉山房文集 *Siao-ts'ang-chan-fang-ouen-tsi*, Recueil de littérature de la maison sise sur la colline du grenier, en trente-cinq livres. On y trouve des poésies irrégulières, des épitaphes, des inscriptions funéraires, des biographies d'hommes célèbres du temps, des lettres, préfaces d'ouvrages, récits, dissertations, élégies, plaintes déposées devant les tribunaux, etc.

小倉山房詩集 *Siao-ts'ang-chan-fang-che-tsi*, Collection des poésies de la maison . . . etc. . . . en trente-sept livres plus deux livres de supplément (*附續集*).

小倉山房外集 *Siao-ts'ang-chan-fang-ouai-tsi*, Recueil extérieur de la maison, etc. . . . Il renferme en huit livres des rapports et mémoires au trône, des préfaces, lettres, etc.

小倉山房尺牘 *Siao-ts'ang-chan-fang-tch'e-tou*, Recueil des lettres de la maison, etc. . . . on y lit toute l'élégante et raffinée correspondance de Yuan Tsen-ts'ai avec les mandarins et lettrés de son époque (10 livres).

袁太史稿 *Yuan-ts'ai-che-kao*, Brouillons du Préfet Yuan. Dans cette partie ont été réunies par un de ses disciples, ses thèses pour le Baccalauréat, la licence et le doctorat : ce sont, selon l'usage, des amplifications de textes tirés des classiques.

* *i. e.* le poète lui-même. Extraits de la même Élégie que précédemment.

Les fleurs de saule sont semblables aux flocons de neige :
Comme eux elles n'ont point d'intention arrêtée ;
Elles ne se soucient pas de savoir où elles se reposeront :
Elles suivent seulement le vent qui les entraîne.

Note.

Comparez la pièce suivante du poète français Arnault :

De ta tige détachée
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — je n'en sais rien :
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien,
De son inconstante haleine,
Le Zéphyr ou l'Aquilon
Depuis ce jour me promène
De la montagne au vallon,
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

IV. 枯葉 *La feuille sèche.*

草木在人間 枯葉戀高枝
去來有時節 自覺無顏色

Les plantes et les arbres qui sont en ce monde,
Ont un temps marqué pour vivre et pour mourir
La feuille sèche jette un regard de regret vers la haute branche (1)
Elle sent elle-même qu'elle n'a plus sa couleur (primitive) (2).

Notes.

(1) D'où elle est tombée.

(2) Elle est tout ensemble honteuse et pleine de regrets d'être desséchée et jaunie.

V. 落葉 *La chute des feuilles.*

落葉如人老 都從霜下落
依依戀夕曛 也有後先分

Les feuilles qui tombent rappellent la vieillesse de l'homme :
Avec regret elles jettent un regard d'amour vers le soleil couchant ;
Toutes sans exception doivent leur chute au givre,
Mais cependant on peut distinguer l'ordre dans lequel elles
périssent (1).

Note.

(1) Je suis obligé de paraphraser un peu le dernier vers pour en rendre le sens. — L'idée philosophique indiquée par les deux derniers vers est que tous les hommes doivent mourir mais qu'ils ne meurent pas tous au même âge.

VI. 丙辰元旦 *Le matin du jour de l'an Ping-tch'en (mardi
9 février 1796.)*

I.

八十又添一
新君正紀元
愿逢千叟宴
身歷四朝尊

賀客離投刺
梅花代管門
老妻梳白髮
手自弄粉盃

II.

六十年前事
回頭似在旁
一鞭行萬里
三策試明光

冉冉浮雲過
重重春夢長
滄桑何處問
只問滿頭霜

I.

A quatre vingts (ans) vient de s'ajouter encore un (1):
C'est juste la première année du nouveau prince.
J'ai joui du bienfait d'assister au banquet des vieillards (2),
Et j'ai eu l'honneur de traverser moi-même les règnes de quatre
princes (3).

Quel visiteur, venu pour me féliciter, a jeté cette carte ? (4)
A ma place les fleurs du prunier (5) gardent ma porte :
Ma vieille épouse peigne ses cheveux blancs,
Et de ses mains prépare le bassin d'huile de lin (6).

II.

Les événements de ces soixante dernières années,
Semblent être à mes côtés quand je tourne la tête.
La cravache à la main j'ai parcouru dix mille li :
Trois fois j'ai passé l'examen du Palais (7).
Tous ces souvenirs s'en vont lentement comme des images,
Peu à peu ce rêve agréable (8) s'allonge encore :
En quel lieu m'informerai-je des choses d'antan ? (9)
Je ne puis m'adresser qu'au givre qui couronne ma tête.

Notes.

(1) Le poète venait d'avoir 81 ans. "C'était la première année du règne du Kia-king (note chinoise)."

(2) Litt., le banquet des mille vieillards. Ce fut, jusqu'au règne de Kia-king, une ancienne coutume à la Cour de Chine de donner un festin, chaque année, à tous les vieillards de l'empire. Le même jour l'empereur leur distribuait des étoffes de soie et de satin (Encyclopédie *Yuan kien-lei-han*, livre CLXI, où l'on trouve un bon résumé historique de cet usage). Cette coutume remonte à une haute antiquité : il en est déjà fait mention dans le **禮記** *Li-ki* (trad. Zottoli, p. 739) : 食三老五更於大學 Conviviari tribus senibus et quinque expertis in majore gymnasio." A cette heure elle est désuétée.

(3) i.e. K'ang-hi, Young-tcheng, Ki'en-loung, Kia-king.

(4) Litt., **投刺** a jeté cette épine. L'explication de cette expression est donnée par le **幼學須知** *Yéou-chiô-siu-tche*, en note : "Les anciens n'avaient pas de papier ; ils écrivaient leurs noms avec une épine, sur une tablette de bambou." **刺** *ts'eu* épine, est donc devenu "carte de visite écrite avec une épine" et **投刺** est resté avec le sens de "remettre une carte de visite" **具名帖**, (*Yéou-chio* . . . 人事). Je lis dans le **梁書** *Léang-chou*, **諸葛瓌傳** Biographie de Tchou-kô Kiu : "Un certain **江祀** *Kiang Sseu* recommanda Kiu à l'empereur Ming-ti en disant : Kiu est pauvre, observe le *tab*, etc. . . . il n'a jamais remis de carte de visite aux Ministres d'Etat **采書投刺邦宰** (i.e., il ne cherche pas à arriver en flattant les grands).

(5) Le *Lâ-méi* ou *Chimonanthus fragrans*.

(6) J'ai trouvé deux explications à cette expression **粉盞** *Sin-p'eu*, bassin d'huile de lin. D'après le **歲時雜記** *Souei-che-tsâ-ki*, Mélanges divers sur les saisons et fêtes de l'année, le soir du dernier jour de l'année on fabrique des chandelles de graines de chanvre (**糞子**), que l'on plante ensuite dans le résidu épais obtenu après la fabrication du *Hou-ma-yéou* ou *huile de lin*. On allume ces chandelles le matin du jour de l'An.—D'après le **月令通考** *Yué-ling-t'oung-k'ao*, Examen général des fêtes et coutumes de l'année, ce serait le nom du bassin dans lequel, le dernier jour de l'année, on brûle, à l'aide de fagots de sapin, les images fanées des dieux lares (on sait qu'au jour de l'an il est d'usage d'en coller de neuves sur les murs) **除日送瘟神焚松柴謂之粉盞**. Cf. Dictionnaire de K'ang-hi, *sub voce*.

(7) L'examen présidé par l'empereur, qui a lieu dans la salle du Palais appelée **光明殿** *Kouang-ming-tien*. (Cf. Mayers, *Chinese Government*). Le poète a écrit ici **明光** *Ming-kouang* pour la rime.

(8) Litt. **春夢** *Tch'oung-moung*, rêves du printemps. "Le poète Sou Toung-pô, des Song, devenu vieux, passait un jour, portant un **大瓢** *Tâ-piâo* ou portion de bambou fichée dans un bâton et formant une sorte de grande cuillère, dans les environs de **昌化** *Tch'ang-houâ* (Yun-nan), en chantant dans les champs. Une femme de 70 ans, qui apportait aux travailleurs leur pitance (**饋婦**) dit : "Seigneur, les richesses et les honneurs d'antan ont été comme un rêve printanier ! **昔日富貴一場春夢**" Le poète l'approuva **然之**. Les gens du village appelèrent cette femme **春夢婆** la vieille des rêves printaniers. (Le **侯鯖錄** cité par le thesaurus *P'ei-ouen-yun-fou*, livre LX, p. 8).

足稱博學鴻詞之選 pourra être appelé un homme choisi pour le *Pô-chio* 'Houng-ts'eu.' En réalité il n'en fallait pas tant pour obtenir la palme : Yuan Tseu-ts'ai, peut-être parce qu'il n'avait pu le faire, prétendait que les compositions les plus extraordinaires étaient données et que le succès n'était qu'une affaire de hasard : "il suffit, disait-il, de connaître à fond le recueil d'expressions intitulé 廣事類府 *Kouang-che-lei-fou*, pour être reçu."

Les guerres et les troubles des règnes de Kia-king de Taô-kouang, de Hien-fung et de T'oung-tche nuisirent aux Belles-lettres, et depuis près d'un siècle l'épée a primé le pinceau : il n'y a plus eu de session du *Pô-chio* 'Houng-ts'eu. "De nos jours, disent les Chinois, les jeunes gens n'étudient plus que la rhétorique (八股) pour réussir aux examens réguliers qui leur ouvre à deux battants la porte du fonctionarisme et, par suite, de la fortune, et les vrais savants deviennent de plus en plus rares."

